

partie, il est au contraire palpable que ce serait un immense avantage pour le Président actuel. Mis au pied du mur par le National, M. de Girardin a demandé que les feuilles de l'opposition soutinssent toutes ce thème : plus de présidence en 1852! ajoutant que, si les journaux voulaient accepter cet ultimatum, la Presse s'engageait à se ranger de leur bord, et à abandonner les candidatures de Louis Bonaparte, du prince de Joinville, ou de tout autre prétendant.

C'était un coup de maître que cette déclaration, car elle plaçait le National, entièrement dévoué au général Cavaignac, dans la nécessité de rompre avec ce grand républicain, ou de donner un démenti à ses précédents.—Comment les habiles rédacteurs du National se sont-ils tirés de ce mauvais pas? c'est ce que nous ignorons encore et ce que nous diront les plus prochaines nouvelles.

Quoi qu'il en soit, la révision de la Constitution est la grande affaire du moment; question brûlante qui donnera certainement lieu aux plus violentes polémiques, et dont il est difficile de pressentir l'issue. Les conseils généraux, qui dans maintes occasions ont assez mal traduit et exprimé les désirs de la population, se sont prononcés en faveur de la révision. Sur 86 conseils, 54 ont voté d'emblée l'adoption de cette mesure dans les délais voulus par la Constitution, et quatre seulement ont demandé une révision immédiate; le conseil du Puy de Dôme s'est fait remarquer par sa chaleur et son impatience, mais l'honorable M. Charras a protesté au nom du peuple, contre un vote qui est un appel direct à la perpétration d'un crime de haute trahison. Les nobles paroles de M. de Charras ont trouvé peu d'écho, nous le disons avec peine, mais nous espérons que les feuilles libérales sauront en cette circonstance, faire leur devoir. Il est constant que la révision immédiate de la Constitution serait un premier pas en faveur de la prolongation des pouvoirs du chef de l'Exécutif; or il n'y a que le premier pas qui coûte, cette révision pourrait bien n'être que le prologue d'un coup d'Etat.

Le peuple est-il prêt à subir un nouveau 18 brumaire?—Alors pourquoi a-t-il fait la révolution de Février? Le but des petits voyages du Président est de sonder l'opinion publique, mais ce but est des plus difficiles à atteindre, car dans toutes les villes que parcourt Louis Bonaparte, on chauffe les vivats, et ce n'est qu'une expression figurée de l'opinion, qui arrive aux oreilles du prince. Le jour où le neveu de son oncle, aveuglé par l'enthousiasme de commandé des hommes en place, voudra tenter un coup d'Etat, il saura ce qu'est à son égard l'opinion vraie du peuple français.

Les différents partis qui sont en présence depuis deux ans, resteront probablement passifs pendant quelques mois encore, mais quand sonnera l'heure de la discussion sérieuse sur la révision de l'œuvre de la Constituante, on les verra se lever et arborer chacun son drapeau. Alors la lutte s'engagera activement. —Puisse le succès couronner les efforts des Républicains! puisse alors la France sortir de l'ornière où la retient depuis deux ans, un gouvernement à l'arrêt et impuissant.

DONALDSONVILLE. ÉCOLES PUBLIQUES.

Nous apprenons avec un plaisir sincère que les habitants de Donaldsonville ont lieu d'être fiers de la direction donnée à l'école publique de cette ville par le nouveau surintendant. Honneur à M. DONNIN LANDRY et aux directeurs! Honneur égal à MM. MARTIN et HIGGASON, les habiles professeurs qui viennent de prouver au public ce que peut une bonne méthode!

L'élève qui s'est le plus distingué est le jeune Félix Reynaud qui a obtenu mieux qu'un succès d'écolier à la distribution des prix. Un joli discours qu'il a prononcé, lui a valu des applaudissements mérités. Puisse notre petit ami être toujours à l'avenir aussi heureux qu'à son début!

Dans la 3^{me} classe, les élèves qui ont reçu des prix sont MM. Frédéric Duffel et Honoré Cire; dans la 3^{me} MM. John Rood, Adrien Juge et Victor Richard; dans la 4^{me} MM. Victor Taneur, Aristide Landry et Joseph Martin.

MM. Charles Hsley William Comstock et John Comstock, ont reçu aussi divers prix.

Gloire aux vainqueurs! Espérance et courage aux vaincus! Persévérance et succès à tous!

LE SÉNATEUR DOWNS.

Voici la lettre que M. Downs vient d'adresser à M. R. C. Martin, en réponse, à l'envoi des célèbres conclusions de l'Assemblée du 24 août.

WASHINGTON, D. C. 11 septembre 1850.
Gen. R. C. Martin.

Mon cher monsieur,
J'ai reçu votre lettre du 26 courant me transmettant, à la requête de M. Foley, président, les procédures d'une assemblée, tenue à Napoléonville, le 24 août.

Je vois avec plaisir que l'Assemblée, que vous avez eue à l'Assomption, approuve la conduite que j'ai suivie au Sénat des États-Unis et je vous remercie de la manière honnête dont vous me l'avez communiquée. Ce sentiment de reconnaissance ne provient pas, veuillez le croire, de ce que cette expression m'est adressée par les whigs, non; car avant tout, je suis le représentant de tous et à ce titre l'approbation de tout le monde m'est agréable.

Je ne puis cependant, comme l'une des résolutions des procédures que vous m'avez envoyées en exprime le vœu, présenter au Sénat et cela parce que l'une d'elles fait mention d'un membre de ce corps en de tels termes qu'elles deviennent toutes inadmissibles d'après les réglemens qui nous gouvernent. Respectueusement votre dévoué serviteur.

S. W. Downs.
Il était impossible de se tirer plus galamment d'une fausse position, d'être d'une plus mordante politesse, d'une plus fine raillerie, de dire plus spirituellement aux vaillants ennemis de Soulé, qu'ils étaient une ignorance complète des usages du monde, et fassent preuve d'une ignorance non moins piquante, des us et coutumes des honorables sénateurs. La leçon sera-t-elle perdue?

A PIERRE SOULE.

Nous reproduisons avec un vrai plaisir la lettre d'une manifestation démocratique, en l'honneur de PIERRE SOULE.

AVOYELLES. (Lc.) 10 septembre.
Les citoyens de Marksville et des Avooyelles en général, animés du désir d'exprimer à leur digne sénateur PIERRE SOULE leur approbation de la conduite qu'il a tenue et de la position qu'il a prise au Congrès au sujet du terrible bill du compromis, déclarent se joindre à la majorité du peuple de la Louisiane, pour proclamer comme grands, fermes, purs et patriotiques les talents, la conduite et les principes de leur éloquent sénateur, l'honorable Pierre Soule.

A. Lafargue, W. L. Voorhies, Auguste Forestier, V. Prostdame, David Lemoine, G. Krebbs, E. Rabalais, Joseph Chetelai, Léon Gauthier, Zénon Laborde, junr, Jh Joffrin, Wm Roy, Paulin Tassin, Adolphe Chetelain, Simeon Couvillon, Adrien Desselles, Eugène Tassin, Léandre Roy, junr, J. Desfosse, J. Poiret, Julien Gaudreau, Charles Moreau, G. Callego, Charles Gombault, A. B. Coco, Louis Prévost, St James Lemoine, Paul J. Bordon, J. Maucier, Martin Dufour, E. Saucier, François Tassin, C. H. Kimball, Pierre Lemoine, J. B. Lemoine, Alice Roy, M. Ducot, Symphonien Couvillon, Anguste Bordon, Valéry Rabalais, senr, Hippolyte Gauthier, jr, J. M. B. Lacour, Augustin Mayeux, Alphonse Lacour, Fabius Ricard, Sothéne Couvillon, Zénon Lemoine, jr, J. Ducot, junr, A. G. Morrow, J. B. Bordon, Louis Mayeux, H. N. Bordon, Joseph Armand, Célestin Gauthier, St James Rabalais, Zénon N. Mayeux, Valéry Guillot, Joseph D. Mayeux, Emile Bordon, Benjamin Pontieux, Valéry Mayeux, Pierre Estranagues, Henry Kohn, B. P. Delavallade, Maillet, E. Reynaud, J. B. Gremillon, P. J. Normand, Aristide Barbin, L. Droin, E. Lacour, H. O. Couvillon, Barthélemy Baudin, D. Armand, Joseph Junot, Drosin Mayeux, Joseph Gauthier, Raffanan, J. Descamps, A. F. Bordon.

REVUE AGRICOLE.

Il est une erreur déplorable dans laquelle les journaux de la campagne tombent toujours. L'amour paroissial, qui est une bonne chose dans son principe produit cependant quelquefois des conséquences fâcheuses pour les planteurs. Cet orgueil de localité pousse beaucoup d'habitants à exagérer la perspective des récoltes. Le publiciste, trop crédule, obéit à un sentiment de satisfaction et exagère à son tour les exagérations de ces habitants. Les journaux de la ville, tout aussi peu sceptiques que ceux de la campagne, reproduisent les belles promesses des feuilles de villages. Les journaux du Nord répètent ces reproductions en y ajoutant quelque chose et le retentissement des immenses succès obtenus par les planteurs, au lieu d'exercer une influence avantageuse sur le marché, tend évidemment à faire vendre le sucre au dessous de sa valeur.

Voilà une question de tarif que les whigs et les démocrates peuvent approfondir sans peine, et sur laquelle nous avons l'espoir qu'ils seront tous d'accord.

Nous sommes tombé comme la plupart de nos confrères, dans cette erreur que nous déplorons. Cependant ce que nous

avons dit des champs que nous avons parcourus est exactement vrai. La canne y est bien fournie et de belle taille; mais coupez-la, c'est un roseau sans suc. Aussi le rendement est-il très peu abondant sur les sucreries où l'on a commencé à rouler. Chez le général R. Martin, un arpent de cannes ne donne guère plus de 400 livres de sucre, lorsque la moyenne des récoltes faites sur sa terre est de 1000 à 1200 livres par arpent.

Le colonel Pugh a commencé lui aussi sa roulaison; sa récolte ordinaire lui donne 900 à 1000 boucants de sucre; il ne compte pas cette année sur plus de sept à huit cents.

Parmi les planteurs avec qui nous avons eu à ce sujet des entretiens sérieux, un des plus experts, M. Robert Maurin nous assure que la récolte de la paroisse sera d'un quart, moindre que l'année dernière. Il nous a fait voir des cannes de la plus belle venue qui auraient pu donner deux mille livres de sucre par arpent, si des pluies bienfaisantes les avaient rendues juteuses, et qui n'en donneront pas six cents livres, si le soleil torréfiant qui nous grille, continue à les dessécher.

Ainsi le planteur qui comptera sur les faveurs des cataractes célestes et retardera sa roulaison, aura une chance pour obtenir de sa récolte de plus beaux résultats. Mais cette espérance l'exposera à un danger réel: voilà deux hivers qui ont passé sans faire éprouver à nos sucriers la moindre rigueur; en sera-t-il de même cette année? Les glaces ne prendront-elles pas leur revanche? Elles sont bien capables, les importunes! de revenir désoler notre belle Louisiane et ruiner les planteurs trop confiants.—La confiance souvent porte bonheur, cependant pas trop n'en faut. Les déceptions arrivent plus souvent que les succès. Nous désirons que les plus prudents aient tort et qu'ils n'aient pas à être trop fâchés de leur précipitation; nous souhaitons aux moins confiants des pluies abondantes et un succès égal à celui de l'année dernière.

La maladie qui s'est déclarée dans les cannes, il y a trois ans, exerce une influence funeste sur les produits des terres sucrières. Le plant attaqué de cette maladie n'a ni sève ni vigueur. C'est à ce plant qu'on attribue la maigreur de certaines pousses sur certains points de terres également riches, également cultivées dans toute leur étendue. Nous nous berçons de l'espoir que l'intelligence de nos planteurs finira par détruire cette canne-sue ruineuse.

LOCALITE.

Pas de rixes dans la Paroisse, décroissance remarquable dans la dingue; absence totale d'empoisonnements hebdomadaires par le viskey; pas un seul tout petit meurtre à raconter. C'est un état de choses fort moral pour notre société, très agréable pour les malades, excessivement rare pour les ivrognes et on ne peut plus satisfaisant pour tous ceux qui auraient pu devenir victimes de quelque meurtre. Mais cet état de choses ne saurait remplir une colonne; ce qui fait plaisir à tout le monde met le chroniqueur dans un grand embarras; au moment où nous enfants cet article, nous nous apitoyons sincèrement sur le père de famille pauvre, que sa femme abandonne, lui laissant pour souvein deux marmots sur les bras et une demi-douzaine d'autres fruits de ses entrailles que ces bras devront vêtir et élever. Hélas! il y a de l'égoïsme dans notre pitié, mais il y a aussi de la sincérité. A la femme et aux marmots près, notre position est tout aussi intéressante. Lecteur verse une larme sur notre infortune.

Nous aurions quelques vellétés de faire un article politique, mais on nous dit que la politique est une grande ennuyeuse, bonne à pas grand chose. Si nous imaginions une litanie d'injures à l'adresse de nos ennemis, nous trouverions dans ce travail un passe-temps fort agréable, mais... nous nous assurerions maladroitement la perpétuité de leur haine.

Et dire que les articles d'intérêt général sont déjà traités! quelle amplification, quel développement nous leur donnerions! Mais c'est trop tard! Fameux mot que ce trop tard! Il a fait une république, mais il ne fait pas toujours de belles choses. Ainsi il nous empêche de verser un pleur sur notre canal desséché; le fatal trop tard coupe le sifflet au canard que nous aurions pu vous servir à propos de cannes. En voilà des horreurs!

Prenons notre parti et causons diversissements; c'est un fort joli sujet et fort vaste aussi; il comprend tout l'espace compris entre les jeux innocents et les bals les plus débraillés. Mais arrêtons-nous ici... Ces bals pourraient nous amener à la description de jeux très-peu innocents. Puis c'est des divertissements de Napoléonville que nous aurions à parler et franchement, le titre *plaisirs*, suivi d'une colonne de points, ne serait pas la description la moins exacte et la moins éloquent que nous pourrions donner. Voilà une idée juste et ingénieuse ou nous n'en aurons jamais. Lecteurs, si nous y avions pensé plutôt, nous aurions fait cette description; vous y auriez gagné beaucoup et nous aussi, mais c'est trop tard; décidément ce mot là commence à devenir néfaste. Le mal est fait, consolez-vous en, nous tâcherons de vous donner l'équivalent de l'éloquente description.

Mais la localité pourrait nous accuser de mauvais vouloir (Dieu nous garde de jamais mériter ce reproche) si nous nous arrêtons là, au sujet de ses jeux et de ses plaisirs. Nous déclarons qu'elle possède deux billards assez fréquentés, trois tables de poker, régulièrement occupées par des joueurs décents, quatre tables de piquet où nos imprudents jeunes hommes vont apprendre à compter des quintes et des quatorze. Nous avouons que tous les soirs on peut se procurer le bonheur de voir passer au galop trois ou quatre élégantes amazones. Si elles ne défilent pas comme des éclairs, la vue des modestes piétons en serait très flattée, mais qui sait... peut-être les cœurs battraient-ils moins fort, peut-être ces belles promeneuses savent-elles que l'apparition d'un sylphe qu'on ne fait qu'entrevoir, rend l'imagination du voyant, plus ardente que ne pourrait le faire l'analyse de la beauté la plus parfaite.

Nous vous dirions bien mille jolis contes qui nous ont été confiés par une Egérie, que nous avons rencontrée sous des pacaniers dans une de nos chasses; mais elle porte le nom que nous aimons le plus; elle a des qualités physiques et morales que nous tenons infiniment à voir rester dans l'obscurité. Puis elle nous a défendu de souffler un seul mot de sa douce causerie et de notre rencontre. Ce que femme veut, Dieu le veut! elle nous l'a dit.

Nous sommes incapable de désobéissance; par respect pour le précepte qu'elle nous a rappelé nous nous montrons discrets.

Lecteurs, si nous vous avons donné l'équivalent de l'article PLAISIRS, suivi d'une colonne de points, tant mieux. Si nous n'avons pas réussi, nous sommes encore votre débiteur et nous vous paierons dimanche prochain.

Merci aux officiers du Taylor et du Mary Foley pour les feuilles de la Nouvelle-Orléans qu'ils ont eu l'attention de nous envoyer.

CAUSERIES.

La plus horrible peste, la peste la plus mortelle, ce n'est pas le choléra-morbus, asiatique ou non, la fièvre jaune, le vomito, c'est la politique! il est impossible de calculer les maux irréparables qu'a enfantés cette drôlesse, de nombre les malheureux dont elle a empoisonné l'existence, de chiffer les infortunes que les pauvres humains lui doivent.—Quel est donc le coquin qui a inventé la politique? Evidemment cet inventeur existe, car la politique, comme toute perfection, tout bienfait de la civilisation, a eu un commencement, (Dieu veuille qu'elle ait aussi une fin!) mais je commence à croire qu'inventeur et invention se perdent dans la nuit des temps, et que pour découvrir la première victime de la politique, il faudrait remonter jusqu'au père Adam, qui fut parfaitement trompé par Madame Eve, de serpentine mémoire.

Tous les peuples connus, et je suppose encore toutes les nations inconnues, ont dû leurs principales dissensions à la politique, cette peste à sur ses rivaux un immense avantage, elle peut être partout en même temps, exercer ses ravages sur vingt contrées à la fois, tandis que le choléra (assez bon diable au fond) et la fièvre jaune (qui se fait terriblement vieille) ne sévissent d'ordinaire que dans une localité, parcourant le monde à l'instar du beau Joconde, mais ne jouissant pas de la faculté d'être à la même heure dans les deux hémisphères. Ce dernier argument prouve d'une façon irrécusable, que les deux susdits fléaux sont d'une qualité inférieure, et que la politique, en tant que peste, est d'une marque bien plus distinguée.

Si je connaissais, je ne dirai pas un pays, je ne dirai pas une grande ville, je ne dirai pas un village, je ne dirai pas une maison, mais un petit coin du monde, d'où la politique fut bannie,

j'irais m'y blottir avec bonheur, avec volupté! Pour moi cet asyle, non pestiféré serait le Paradis trouvé!—Pauvre et cher Paradis, faut-il qu'une simple pomme, (et quelle pomme encore!) en facilitant la chute de la mère d'Abel, nous ait forcés à te conquérir à la pointe de toutes les vertus possibles! Pour te gagner, terres, terres paradisi, était-il besoin de te perdre?

Mais... d'où me vient aujourd'hui cet air sombre et sévère? Pourquoi ces médisances sur la politique qui fait le bonheur de tant de désœuvrés? Pourquoi fils ingrat, si je l'imputeur de reprocher à l'ombre de notre grand-maman, ses mignons péchés? A sa place, vous en auriez fait autant, vous ses chérubins filles; à sa place j'en aurais fait bien plus, moi pêcheur indigne! Ce paradis que je fais mine de regretter, sur la perte duquel je viens de pleurer dix lignes insignifiantes, et vingt larmes d'un noir-couleur, dont mon encrène n'est pas seule coupable, ce paradis je ne le connais pas, et tout porte à croire que je n'aurai jamais le plaisir ou l'ennui d'y couler mon éternité! Ce que je viens d'écrire est donc d'une haute inconvenance, et si la paresse n'était plus forte que le repentir, je recommencerais cette demi colonne. —Mais soyez en paix, je ne la recommencerais pas. — Refaire une demi-colonne! J'aimerais mieux me pendre!

Du reste j'ai tort de dire que j'ai eu tort de parler irrévérencieusement de la politique, on n'en saurait trop médire, et je suis deux amoureux transis qui la maudissent aujourd'hui, un peu plus énergiquement que moi.

Un page aimait la jeune Adèle, affirmant qu'il ne saurait plus; avec une légère variante je dirai moi: Alphonse B... adorait la belle Marguerite.—Alphonse a vingt quatre ans, Marguerite compte dix-sept printemps sans hivers; le jeune homme est assez bel-homme, il n'est pas sot car il possède une quarantaine de milliers de piastres, il est associé d'une des bonnes maisons de commerce de la Nouvelle-Orléans, il polke décentement, est très blanc sous le linge, et gante la lettre K. de Jouvin; il a donc, l'heureux mortel, toutes les qualités essentielles qu'un père bien élevé doit demander au mari de sa fille, tous les éléments nécessaires aux succès de salons; je ne veux pas oublier d'ajouter que l'Alphonse en question, est démocrate depuis la pointe de sa botte vernie jusqu'à la plateforme de son chapeau Janin.

Marguerite est une brune très piquante, qui ne connaît (qui ne connaissait ni y a huit jours) que le bonheur tranquille du foyer, et la facile joie du bal; qui honore ses père et mère, selon les commandements de Dieu; qui aura vingt mille piastres de dot, qui mazourke à la miracule, et qui pirote comme toutes les jeunes filles de dixsept ans, c'est à dire beaucoup.

Alphonse et Marguerite, élevés ensemble, ensemble ayant grands s'aimaient d'amour tendre, (quoi de plus naturel?) et auraient pu s'épouser très bien, voire même faire un couple charmant.—Vous pensez comme moi, n'est-il pas vrai?

Eh bien! l'odieuse politique en a décidé autrement.

Le père de Marguerite est un des chefs du parti whig; à la défense de ses principes il a consacré toute sa vie, sacrifié la moitié de sa fortune; d'après lui, hors du whiggisme il n'est pas de salut! par conséquent, il a en une profonde horreur tout ce qui ne pense pas, ne sait pas, ne comprend pas comme lui, politiquement parlant. Le salon de ce personnage, un des plus agréables de la seconde municipalité, ne s'ouvre guère qu'aux citoyens bien-pensants, whigs dans l'âme, et ce n'était que par une faveur toute particulière, que mons Alphonse y était admis. Il devait cette honorable exception à l'intimité qui avait toujours existé entre l'auteur de ses jours et M. L... jusqu'à l'heure de la mort de son ami, M. L... avait préché, (car le papa d'Alphonse était un démocrate très influent) mais inutilement, M. B... tenait fort à ses principes aussi, et selon la pittoresque expression du farouche politique, il était mort dans l'impénitence finale. Un peu désorienté par son insuccès, M. L... n'avait pas voulu sermonner le jeune Alphonse, il prétendait que la démocratie était chez les B... une maladie de famille, que né démocrate, Alphonse ne manquerait pas de finir comme son père, et dans la crainte d'éprouver un nouvel échec, il avait résolu de ne point entreprendre une cure qu'il jugeait impossible.

Depuis six mois, Alphonse ruminait sa demande en mariage; vingt fois il fut sur le point de laisser échapper son secret, mais l'accueil glacial que lui faisait M. L... arrêtait toute parole sur ses lèvres, et renfonçait dans son cœur le doux aveu de son amour. Chose particulière, M. L... avait pendant vingt ans, traité Alphonse, plutôt en fils qu'en étranger, et cette amitié paternelle ne s'était changée en froideur manifeste, que le jour où Alphonse avait essayé d'amener la conversation sur le terrain conjugal.

Cependant, pressé timidement mais journellement, par Marguerite, le jeune homme prit un beau soir, son courage à deux mains, et s'ouvrit tout franchement à M. L...

—Hein fit ce dernier, lorsqu'Alphonse lui eut formulé sa demande, tu veux être mon gendre?

—C'est mon désir le plus cher, mon vœu le plus ardent, et votre fille partage ces sentiments j'en ai la certitude; nous nous aimons.

—Oh! abomination de la désolation! toi un démocrate endurci, (il est impossible de rendre sur le papier l'expression de colère et de pitié, avec laquelle, le bon père prononça ce démocrate et cet endurci) tu oses me demander la main de ma fille.

—Mais beau-père, l'amour n'est d'aucun parti.

—D'abord, Monsieur, je vous défends de m'appeler beau-père, ensuite je vous ordonne de ne plus revoir Marguerite. Ah! je suis cruellement puni de la confiance que vous m'avez inspirée quoique démocrate; enfin puisque j'ai été coupable, je veux vous laisser une chance de réussite, voici donc mon dernier mot: —Ah! respira Alphonse, tout n'est pas perdu.

—Abjurez les principes que vous avez cultivés depuis votre enfance, brûlez les dieux que vous avez adorés, adorez ceux que vous avez brûlés! cessez d'être démocrate, soyez whig!

—Ah! Monsieur, je n'ai pas mérité cette insulte.

—La main de ma fille est à ce prix, c'est à prendre ou à laisser.

—Me demander le sacrifice de mes convictions, presque une trahison, c'est impossible... un mot encore, monsieur, vous dites m'avoir aimé, je vous ai longtemps regardé comme un père, eh bien! si vous ne me laissez pas épouser Marguerite... j'en mourrai!

—Eh! Monsieur, mourez-en, mais ne m'en parlez plus!—J'ai dit.

Le père féroce sortit sur ce mot barbare.

Marguerite, la fleur vivante et parfumée qui égayait le salon de son père, elle fraîche et rosée qui éclairait le seul du tombeau de ce vieux égoïste, bouda l'auteur de ses jours et de ses malheurs pendant une semaine. Un matin, après déjeuner, M. L... la pria de se mettre au piano; elle se leva, mais au lieu de jouer le morceau demandé, elle alla droit à son père et laissant tomber sa tête virgineuse sur ce cœur de parchemin, elle s'écria toute en larmes: —Oh! j'en mourrai!

—Ingrate!! répondit le père politique. Cet "ingrate" pouvait se traduire par ceci: Eh quoi! Mademoiselle, vous avez l'impertinence de me menacer d'un horrible malheur, vous voulez briser mon bâton de vieillesse, faire la nuit du jour qui m'éclairait et dont vous êtes le soleil et tout cela péronnelle, parce qu'il me plaît de chasser l'homme que vous aimez, d'assombrir votre horizon, de froisser vos sentiments, de briser votre cœur et celui de votre amant!

Marguerite comprit, devina tout ce qu'il y avait de soi, d'égoïsme, de révolte dans ce reproche, "ingrate!" aussi prit-elle de suite une gronde résolution.

—Mon père, dit-elle, j'aime Alphonse; il m'a proposé de m'enlever mais par vertu, par devoir, et surtout pour vous j'ai refusé; je n'obéirai plus désormais qu'à mon cœur, et dans huit jours au plus tard, je serai la femme de cet horrible démocrate.

Le père est tenace, mais Alphonse est entreprenant et de plus amoureux; quant à Marguerite, elle aime et elle est aimée!

A l'heure où j'écris ces lignes, Mademoiselle L... doit être Madame B... L'amour, je l'espère, aura su vaincre une fois la politique... sans politiqueur Ed. DE LAUC-MARYAT.

AMERIQUE DU SUD.—Le *Diario de la Marina*, feuille havanaise qui nous est parvenue par le dernier arrivage de Cuba, nous donne sur l'Amérique du Sud des détails que nous croyons devoir reproduire. Les dernières dates sont du 23 juillet pour Valparaiso, pour Carthagène, la Nouvelle-Grenade, et les autres parties de l'Amérique du Sud elles vont jusqu'au 29 août. L'expulsion des Jésuites, de la Nouvelle Grenade, et quelques autres mesures prises par le gouvernement, ont souverainement déplu au peuple, et dans les derniers jours d'août l'excitation était à son comble, aussi s'occupait-on fort activement de la prochaine élection présidentielle, et demandait-on aux conventions, un candidat dont les opinions fussent diamétralement opposées à celles du Président actuel. Les conservateurs ont depuis longtemps fait leur choix et San José Juan de Francisco Martin est le seul candidat à la vice-présidence qui ait quelque chance de succès.

Le *Commercio* de Valparaiso, annonce que dans presque toutes les provinces de l'équateur, deux candidats se partagent les faveurs du peuple, et jouissent d'une égale popularité; ce sont MM. Diego Novoa et Antonio Elizalde. Le même journal ajoute que l'élection prochaine du Président péruvien, n'aura pas lieu sans effusion de sang; il paraît que les rivaux qui sont en présence, ont chacun un parti déterminé.

Au Chili, tout est tranquille; on a présenté aux Chambres, en Juillet dernier, un projet d'amendement relatif à la loi de 1833; on espère que ce projet sera adopté.

Le général Belzu a été élu président de la République de Bolivie, à une immense majorité.